

Michael Barry

EPHE, Conférence du 6 juin 2024

Distinguished University Professor

American University of Afghanistan

Doha - Qatar

*

L'Empereur, la Veuve et le Sage

*

De Nezâmî à Dante & Shakespeare

*

Textes originaux

*

« Cette plaignante avait raison, que je refusais un jour d'écouter jusqu'au bout, et qui s'écria que si le temps me manquait pour l'entendre, le temps me manquait pour régner. Les excuses que je lui fis n'étaient pas de pure forme. »

- Marguerite Yourcenar, Mémoires d'Hadrien (1951) -

Nezâmî de Gandjeh

(1141-1209)

*

Le récit du Sultan Sandjar (r. 1118-1157)

souverain turc seldjoukide d'Anatolie, d'Iran et d'Asie Centrale

- et de la vieille femme -

*

Texte persan dans le Makhzan-ol-Asrâr ou « Trésor des Secrets »

Composé en 1176 à Gandjeh, en Azerbaïdjan actuel

Quatrième Discours :

« Concernant les soins du bon pasteur pour son troupeau »

Nezâmî déplorait en 1176 l'éclatement de l'empire seldjoukide en fiefs rivaux depuis la mort du Sultan Sandjar en 1157, même si le prince ayyoûbide Salâh ad-Dîn ou « Saladin » au Proche-Orient consolidait déjà son nouvel empire musulman victorieux face aux Croisés. Mais bien plus profondément, ce texte constituera un appel poignant – supposé lancé par la créature la plus chétive et pauvre du royaume – à la justice des rois : que des générations de rois successifs méditeront de la Turquie à l'Inde en affirmant aux yeux de tous vouloir en appliquer la leçon à eux-mêmes. Ce poème fut donc l'un des plus illustrés de toute la littérature persane. (Le texte persan suit la traduction française)

HISTOIRE DE LA VIEILLE FEMME ET DU SULTAN SANDJAR

« Une vieille femme accablée d'injustice saisit un pan du caftan de Sandjar pour lui dire : « Oh roi ! J'ai bien peu vu ta justice ! De ta part, toute l'année, je n'ai vu qu'oppression ! Un officier du guet, tout ivre, est entré dans ma ruelle et m'y a rouée de coups de pied. Moi, innocente, il m'a arrachée à ma demeure, m'a tirée par les cheveux, m'a jetée dans la rue, ne m'a laissée que ma langue dans ce pays de l'oppression en apposant le sceau de l'oppression sur la porte de ma maison. Cet officier m'a dit : 'Eh toi, la vieille au dos bossu ! Cette nuit, à minuit, quelqu'un – et qui est-ce ?! - a tué quelqu'un dans ta ruelle.' Alors il a fouillé ma maison : 'Ce meurtrier, où est-il ?' Oh mon roi, vit-on jamais pareille humiliation ?

« Le vrai meurtrier, c'était cet officier tout ivre. Comment donc aller ainsi tourmenter une vieille femme ? Ce sont ces assoiffés de pots-de-vin qui te lèsent le fisc de ton État à embarquer des vieilles femmes comme si elles étaient coupables d'un crime ! Il m'a piétinée, m'a meurtrie la poitrine, ne m'a rien laissé à moi, pas même mon âme à moi !

« Si tu ne m'accordes point justice, oh mon empereur ! Alors, le Jour des Comptes en rendras-tu le compte ! Je ne t'ai vu exercer ni royauté ni justice, jamais ne t'aurai-je vu dégagé de tout acte d'oppression. Des monarques attend-on puissance et bienveillance, regarde ce qui m'arrive de toi, rien que de l'abaissement ! Ce ne sont pas des manières, confisquer ainsi le bien des orphelins ! Cesse donc d'agir ainsi, tu n'es pas un de ces pillards Abkhazes !¹ Tracasser les vieilles femmes, n'en prend pas le chemin ! Aie donc de la honte à tracasser les vieilles femmes !

« Tu es un serviteur [de Dieu], et tu te proclames roi ! Mais tu n'es pas un roi quand tu commets des turpitudes ! Un roi qui prend vrai soin de son État, c'est en pâtre qu'il agit, sagement soucieux de son troupeau ! C'est alors que tout un chacun baissera volontiers la tête devant tes commandements, tes rescrits, et que s'en logera dans leur cœur - et dans l'âme - l'amour de toi.

¹ Nezâmî vécut toute sa vie à Gandjeh, carrefour urbain de l'Azerbaïdjan médiéval ; il fut donc un Caucasien ; aussi les Arméniens, les Abkhazes et les Russes peuplent-ils, voisins bien connus, sa poésie persane.

« Les Turcs ont assuré la grandeur de leur empire en régnant en accord avec la justice ! Mais si toi tu nourris l'injustice, alors n'es-tu même plus un Turc, c'est en Hindou que tu pilles ! ²

« Les demeures de tes villes par toi sont toutes ruinées, et les moissons engrangées par tes fermiers – n'en reste plus un fétu !

« Alors prends en compte l'arrivée de ta mort ! Sa main te saisira ! Alors, fortifie-toi ! Ta justice en brillera comme une bougie dans la nuit, ton jour d'aujourd'hui sera ton compagnon de demain ! Agrée donc la parole des Vieilles, réjouis-t'en, et souviens-toi de ce que t'aura dit cette Vieille. Épargne la tête des indigents, car sinon c'est la flèche de leur rancœur qui t'atteindra ! Toi, tu tires tes flèches de tous côtés, mais n'en atteins-tu pas ta Provende – ton viatique pour l'Au-delà ! Restes-tu, pour lors, sans Provende !

« Tu es venu pour t'ouvrir le monde devant toi comme une porte, et le fais par cette clef de ton glaive victorieux, mais n'y es-tu certes pas apparu pour fouler pareil chemin de l'injustice ! Sache alors te conduire en roi, allège ta tyrannie, et que la précieuse poussière de l'humilité te serve de baume pour ton âme meurtrie. Si la règle, pour les humbles, c'est d'obéir pour t'être agréables, qu'être agréable soit aussi ta règle envers les humbles. Tend l'oreille aux soupirs et suppliques des miséreux, car tu n'es là que pour leur servir de gardien, pour deux trois jours, assis là, dans ton coin, dans ce bas-monde. »

« Ce Sandjar qui conquiert tout la contrée du Khorâsân prit sur lui la peine de suivre ces conseils, au point que mettre en œuvre ces conseils lui devint ftout acile. Il répandit la justice en son ère, et sa patrie en nicha blottie comme sous l'aile de la *Sîmorgh* : l'Oiseau Solaire de l'Esprit-Saint.

« Mais aujourd'hui, ne demeure même plus de honte sous cette Coupole d'Azur ! L'eau vive elle-même reste en suspens, n'en irrigue plus la terre ! Allons, lève-toi de ton écritoire, Nezâmî, ne franchis pas la borne permise, même si tant de sang versé t'inonde le cœur de sang ... »

² Allusion au sultan turco-afghan Mahmoûd de Ghaznî (r. 998-1030), le plus puissant souverain musulman d'Asie en son temps, qui dévala des montagnes afghanes pour mener de nombreuses expéditions de conquête en Inde.



La Vieille et le Sultan Sandjar : enluminure du peintre Mahmôud-é Mozahheb pour le « Trésor des Secrets » de Nezâmî, exemplaire de l'émir ouzbek de Bokhârâ 'Abd al-Latîf Khân (lui-même représenté dans l'attitude du sultan), Bokhârâ (Ouzbékistan), 1545-1546 ; Bibliothèque Nationale de France.

داستانِ پیرِ زن با سُلطان سنجر

*

پیر زنی را ستمی بر گرفت دست زد و دامنِ سنجر گرفت
کای ملک آزرَمِ تو کم دیده ام وز تو همه ساله ستم دیده ام
شحنهٔ مست آمده در کوی من زد لگدی چند فرا روی من
بیگونه از خانه بروم کشید موی کشان بر سر کویم کشید
در ستم آباد زبانم نهاد مهرِ ستم بر درِ خانم نهاد
گفت فلان نیم شب ای گوژ پُشت بر سرِ کوی تو فلان را که گُشت
خانهٔ من جُست که خونی کجاست ای شه ازین بیش زبونی کجاست
شحنه بود مست که آن خون کند عربدهٔ پیر زنی چون کند
رَطَل زنان دَخلِ ولایت بُرند پیره زنان به جنایت بُردن
آنکه در این ظلم نظر داشتست سترِ من و عدلِ تو بر داشتست
کوفته شد سینهٔ مجروحِ من هیچ نماند از من و از روحِ من
گر ندهی دادِ من ای شهریار با تو رود روزِ شمار این شمار
داوری و داد نمی بینمت و ز ستم آزاد نمی بینمت
از مَلِکان قوَت و یاری رسد از تو به ما چه خواری رسد
مالِ یتیمان سِتَدَن ساز نیست بگذر ازین غارتِ اَبخاز نیست

بر پلّه پیره زنان ره مزن	شرم بدار از پلّه پیره زن
بنده ای و دعوی شاه‌ی کنی	شاه نه ای چونکه تباهی کنی
شاه که ترتیب ولایت کند	حکم رعیت به رعایت کند
تا همه سر بر خط فرمان نهند	دوستیش در دل و نر جان نهند
عالم را زبر و بر کرده ای	تا توئی آخر چه هنر کرده ای
دولت تُرکان که بلندی گرفت	مملکت از داد پسندی گرفت
چونکه تو بیداد گری پروری	تُرک نه ای هندوی غارتگری
مسکن شهری ز تو ویرانه شد	خرمن دهقان ز تو بیدانه شد

ز آمدن مرگ شماری بکن	میرسدت دست حصاری بکن
عدل تو قنديل شب افروزتست	مونس فردای تو امروزتست
پیر زنان را به سُخَن شاد دار	واین سُخَن از پیر زنی یاد دار
دست بدار از سر بیچارگان	تا نخوری یاسج غمخوارگان
چند زنی تیر به هر گوشه ای	غافلی از توشه بی توشه ای
فتح جهان را تو کلید آمدی	نه ز پی بیداد پدید آمدی
شاه بدانی که جفا کم کنی	گرد گران ریش تو مرهم کنی
رسم ضعیفان به تو نازش بود	رسم تو باید که نوازش بود
گوش به درويزه انفاس دار	گوشه نشینی دو سه را پاس دار

سنجر کاکلیم خراسان گرفت کرد زیان کاینسُخَن آسان گرفت
داد در این دور بر انداختست در پَرّ سیمرغ وطن ساختست
شرم در این طارم ازرق نماند آب در این خاک معلق نماند
خیز نظامی ز حدّ افزونگری بر دل خوناب شده خونگری

*



L'empereur Trajan et la Veuve : anecdote similaire, sculptée au mi-XIVe siècle à l'entrée du Palais des Doges à Venise, pour rappeler à tous les patriciens de la République Sérénissime, au moment d'entrer pour juger au Tribunal du Palais, de se montrer toujours attentifs et miséricordieux envers les plus humbles.

Dante Alighieri

(1265-1321)

*

Le récit de l'Empereur Trajan

souverain du monde romain de 98 à 117 de notre ère

et de la Veuve

*

Divina Commedia

Purgatorio IX & X – Paradiso XIX & XX

Quand Dante rédigeait son voyage visionnaire dans l'« Au-Delà » dans les premières années du 14^e siècle, il déplorait le déchirement de la chrétienté entre royaumes rivaux, pour rappeler la grandeur de l'Empire romain qui, selon lui, aurait réuni le monde sous un règne de Justice pour qu'y naisse le Christ par volonté divine. L'empereur Trajan, aux yeux du poète, fut malgré son paganisme le plus juste des souverains romains : jusqu'à écouter humblement la supplique d'une pauvre veuve – aussi le Pape Grégoire au 6^e siècle en aurait-il supplié le Ciel de le ressusciter le temps de recevoir le baptême. La Justice de Trajan forme donc le motif central du Purgatoire et l'un des plus importants du Paradis où Dante, déjà transporté d'ici-bas sur les ailes de l'Aigle Solaire, aperçoit l'âme de Trajan au rebord de l'œil même de l'Aigle.

Dante transporté sur les ailes de l'Aigle Solaire jusqu'à la première corniche du Purgatoire – où les âmes se purifient du péché d'orgueil – aperçoit un fabuleux bas-relief sculpté par Dieu même, figurant la Justice de l'Empereur Trajan donnée comme exemple pour toutes les âmes (*Purgatorio X, 73-93*) :

*Quivi era storiata l'alta gloria
del roman principato il cui valore
mosse Gregorio alla sua gran vittoria;
io dico di Traiano imperadore;
e una vedovella gli era al freno,
di lacrime atteggiata e di dolore.
Intorno a lui, pareva calcato e pieno
di cavalieri: e l'aquile nell'oro,
sovr'essi in vista, al vento si movièno.
La miserella intra tutti costoro
parea dicer: « Signor, fammi vendetta
del mio figliuol ch'è morto, ond'io m'accoro! »
Ed egli a lei rispondere : « Or aspetta
tanto ch'i torni. » E quella : « Signor mio »,
come persona in cui dolor s'affretta,
« se tu non torni? » Ed ei : « Chi fia dov'io,
la ti farà ». Ed ella : « L'altrui bene
a te che fia, se il tuo metti in oblio? »
Ond'egli : « Or ti conforta, ch'ei conviene
ch' i' solva il mio dovere anzi ch' i' mova;
giustizia vuole e pietà mi ritiene. »*

*

(Traduction Jacqueline Risset 1996)

« Là était figurée l'action glorieuse
du prince des Romains dont la valeur
mena Grégoire à sa grande victoire :
je parle de Trajan l'empereur :
une pauvre veuve était au frein de son cheval,
emplie de douleur et de larmes.
Autour de lui des cavaliers
couvraient le sol : des aigles sur champ d'or
au-dessus d'eux, semblaient bouger avec le vent.
La pauvrete, au milieu de ces hommes,
paraissait dire : 'Seigneur, fais-moi vengeance
de mon fils qui est mort, j'en ai le cœur brisé.'
Et lui paraissait lui répondre : 'Attends
que je revienne' : et elle : 'Mon Seigneur',
comme un être en qui la douleur s'impatiente,
'si tu ne reviens pas ?' ; et lui : 'Qui sera où je suis
te la fera' ; et elle : 'Que te vaudra
le bien fait par un autre, si tu oublies le tien ?' ;
et lui : 'Sois consolée, car il convient
que j'acquitte mon devoir avant de partir ;
la justice le veut, et la pitié me lie. '»

*

Parvenu au Paradis, Dante y retrouve l’Aigle cosmique, symbole héraldique et comme perçu de profil par le poète. car c’est l’Aigle de l’Empire du Monde dont le corps extraordinaire apparaît au poète comme constitué des âmes de tous les souverains qui furent justes – parmi lesquels les Cinq Plus Justes à couronner l’œil même de l’Oiseau : un seul roi chrétien, Guillaume II le feu monarque normand de Sicile ; deux rois juifs d’avant le Christ, David et Ezéchias ; et, chacun surgi au bout du sourcil encadrant l’œil de l’Oiseau merveilleux, deux princes païens miraculeusement sauvés par la miséricorde divine : le héros troyen Riphée - car du sang troyen serait issu celui de Rome selon Virgile suivi par Dante (et par tout le Moyen Âge latin) - réuni pour l’éternité à l’âme de l’Empereur Trajan. En sauvant ces âmes, Dante résolvait le dilemme médiéval chrétien quant à la damnation des Justes Anciens n’ayant pas connu le Christ dans leur vie (*Paradiso XX, 100-126*) :

*La prima vita del ciglio e la quinta
ti fa maravigliar, perché ne vedi
la region degli angeli dipinta.
Dei corpi suoi non uscir, come credi.
gentili, ma cristiani, in ferma fede
quel dei passuri e quel dei passi piedi.
Ché l’una dello Inferno, u’ non si riede
 giammai a buon voler, tornò all’ossa;
e ciò di viva spene fu mercede;
di viva spene, che mise la possa
ne’ prieghi fattia a Dio per suscitarla,
sì che potesse sua voglia esser mossa.
L’anima gloriosa onde si parla,
tornata nelle carne, in che fu poco,
credette in Lui che poteva aiutarla;*

*e credendo s'accese in tanto foco
di vero amor, che alla morte seconda
fu degna di venire a questo gioco.
L'altra, per grazia che da sì profonda
fontana stilla, che mai creatura
non pinse l'occhio infino alla prim'onda,
tutto suo amor laggiù pose a drittura;
per che, di grazia in grazia, Dio gli aperse
l'occhio alla nostra redenzion futura;
ond'ei credette in quella, e non sofferse
da indi il puzzo del paganesmo;
e riprendiene le genti perverse.*

*

(Traduction Jacqueline Risset 1996)

«La première âme dans le sourcil [Trajan] et la cinquième [Riphée]

t'émerveillent parce que tu vois
que la région des Anges en est ornée.

Ils ne sortirent pas de leur corps, comme tu crois,
païens, mais chrétiens, ayant foi en ces pieds
qui avaient souffert, ou qui devaient souffrir [le Christ].

Car de l'Enfer, où il n'est jamais de retour
au bon vouloir, l'un revint dans ses os ;
et ce fut le salut de sa vive espérance [de Grégoire];
vive espérance, qui mit sa force
dans les prières à Dieu pour le ressusciter,

**afin que son vouloir en pût être changé.
L'âme glorieuse dont on te parle [Trajan],
revenue dans sa chair, où elle resta peu,
crut en celui qui pouvait l'aider [Grégoire];
et, en croyant, s'alluma d'un tel feu
de vrai amour qu'à la seconde mort
elle fut digne de venir à cette joie.**

**L'autre [Riphée], par la grâce qui jaillit
De source si profonde que jamais créature
Ne porta les yeux jusqu'à la première onde,
Donna tout son amour sur terre à la Justice ;
Aussi, de grâce en grâce, Dieu lui ouvrit
Les yeux à notre rédemption future ;
Il crut en elle, et ne souffrit plus
dès lors la puanteur du paganisme ;
et il en blâmait la gent perverse. »**

*



La Veuve demande justice à Trajan pour son fils tué : dessin préparatoire de Sandro Botticelli pour une édition projetée de la Divine Comédie de Dante, Florence, vers 1495 ; Kupferstichkabinett, Berlin ; au premier plan, les âmes de cette corniche du Mont du Purgatoire s'humilient sous de lourdes pierres pour se purger du péché d'orgueil.

AUX SOURCES DE LA LÉGENDE COMMUNE

*

Sans s’apercevoir de la saisissante ressemblance du motif chez Nezâmi (poète presque inconnu du public français d’alors), le médiéviste Gaston Paris dans une remarquable étude parue en 1878 décelait des sources grecques et latines de la légende telle que Dante la chanta.

La tradition remonte en dernier lieu à une anecdote narrée par l’historien grec Dion Cassius (III^e siècle de notre ère), à propos de l’Empereur romain Hadrien (r. 117-135 après Jésus-Christ) interpellé pendant un voyage par une plaignante (LXIX, 6, 23, 3) :

Ἔφερε γὰρ τὰ τοιαῦτα, καὶ οὐκ ἠγανάτει εἶ τι καὶ παρὰ γνώμην καὶ πρὸς τῶν τυχόντων ὠφελοῖτο. Ἀμέλει γυναικὸς παριόντος αὐτοῦ ὁδῶ τινι δεομένης, τὸ μὲν πρῶτον εἶπεν αὐτῇ ὅτι « οὐσχολάζω », ἔπειτα ὡς ἐκείνη ἀνακραγοῦσα ἔφη « καὶ μὴ βασίλευε, » ἐπρεστάφε τε καὶ λόγον αὐτῇ ἔδωκεν.

« Il supportait d’entendre de telles choses, ni ne lui déplaisait-il de recevoir de salutaires avis, soit de manière inaccoutumée, soit de gens rencontrés par hasard. Aussi, quand une femme lui adressa un jour une pétition alors qu’il passait son chemin, lui répondit-il d’abord, ‘je n’ai pas le temps’, mais après, lorsqu’elle lui eût crié, ‘alors, ne sois pas empereur !’, il rebroussa chemin et prêta l’oreille à ce qu’elle avait à dire. »

Gaston Paris notait déjà dans son essai pionnier de 1878 (*La légende de Trajan*, Imprimerie Nationale) le très facile transfert des *noms* d’une personnalité à l’autre dans les anecdotes folkloriques, la cristallisation simplificatrice des mythes autour du protagoniste le plus marquant dans la mémoire populaire : donnée d’anthropologie sociale absolument fondamentale, notamment soulignée par Mircea Éliade dans *Le mythe de l’éternel retour* (Paris 1969) mais depuis longtemps pressentie par le poète romain Horace dans son *Ars poetica* : *Mutatis nominibus, de te fabula narratur* : « Ne change que les noms, c’est de toi qu’il s’agit dans l’histoire. »

Gaston Paris rappelle combien dans la mémoire populaire romaine, les anecdotes concernant d’autres souverains – ainsi Hadrien ci-dessus - furent

toujours plus rapportées et attribuées au prince qui avait laissé le souvenir d'avoir été le meilleur des empereurs, l'*Optimus Princeps*, quand les sénateurs après la mort de Trajan prirent l'habitude d'acclamer chaque nouveau monarque à commencer par son successeur Hadrien : *Felicior Augusto ! Melior Traiano !* « Sois plus heureux qu'Auguste ! Meilleur que Trajan ! »

La tradition médiévale selon laquelle le Pape Grégoire le Grand (r. 590-604) aurait prié Dieu de ressusciter Trajan, juste le temps pour que ce prince modèle connaisse et se convertisse à la vraie Foi, indique assez combien Rome, christianisée depuis Constantin en l'an 313, refusait de renoncer au souvenir idéalisé et à la gloire de son plus grand empereur d'avant les temps chrétiens.

Une seconde tradition médiévale transfigurait l'anecdote d'Hadrien en justice rendue par Trajan à une suppliante exigeant vengeance pour le meurtre de son fils tué par un officier de l'empereur – ou selon certaines versions, par le propre fils de l'empereur. Selon ces embellissements narratifs, Trajan aurait offert de faire exécuter son propre fils – ou de donner en adoption à la veuve en échange de son enfant perdu.

L'anecdote exemplaire de l'intercession du Pape Grégoire en faveur de Trajan – à la gloire d'un Empire de miséricorde béni par Dieu – sera racontée par quelques-uns des plus grands noms de la littérature latine médiévale : un Jean de Salisbury au XIIe siècle, un Jean de Haute-Seille, un Vincent de Beauvais, un Jacques de Voragine au XIIIe, en attendant l'apothéose poétique au XIVe dans l'œuvre de Dante – sans oublier les peintres comme Roger van der Weyden, Giovanni di Paolo, Guglielmo Giraldi et Sandro Botticelli au XVe siècle, du gothique finissant à la première Renaissance jusqu'à l'allemand Sebald Beham au XVIe, et enfin Eugène Delacroix et Gustave Doré au XIXe romantique.

Toutes les traditions chrétiennes médiévales s'accordaient en outre pour affirmer que Grégoire fut ému par un bas-relief antique au Forum montrant la justice de l'empereur envers la veuve.

Gaston Paris en vit l'attestation dans les nombreuses figurations romaines antiques représentant une jeune femme agenouillée devant un empereur pour symboliser la reddition de telle ou telle province – personnalisée - au souverain. Telles images répétées, comprises dans un sens tout nouveau à l'ère chrétienne, se métamorphosèrent donc en illustrations perçues de la tradition désormais célèbre de la Clémence et Justice de Trajan.



Monnaie d'or de l'Empereur Hadrien (r. 117-135 après Jésus-Christ) – « Hadrianus Augustus Consul III [fois] Imperator : Restitutori Achaiae » : « Au Restaurateur de la Province d'Achaïe (la Grèce) » : la Grèce personnifiée s'agenouille devant l'empereur bienveillant ; Cabinet des Médailles, Paris

Ci-dessous : la Province de Dacie personnifiée, soumise, s'agenouille devant l'empereur Trajan (r. 98-117 après Jésus-Christ) ; bas-relief de la Colonne Trajane à Rome commémorant la conquête de la Dacie – la Roumanie actuelle – par le souverain en 101-105 de notre ère ; in situ ; c'est un bas-relief de ce type qui aurait ému le Pape Grégoire à la fin du VIe siècle.



Gaston Paris identifiait le noyau de la légende christianisée dans les écrits du clerc lombard Paul le Diacre, au VIII^e siècle :

Cum idem orbis princeps in expeditionem circumvallatus militum cuneis pergeret, ibidem obviam habuit vetustissiman viduam, simulque dolore ac paupertate confectam, cuius lacrymis atque vocibus sic compellatur : « Princeps piissime Traiano, ecce ii sunt homines qui modo mihi unicum filium, senectutis

meae scilicet baculum et solatium, occiderunt, meque cum eo volentes occidere, dedignantur : mihi pro eo etiam aliquam rationem reddere. »

Cui ille, festinato, ut res exigebat, pertransiens : « Cum rediere, inquit, dicite mihi, et faciam tibi omnem iustitiam. » Tunc illa : « Domine, inquit, et si tu non redieris, ego quid faciam ? »

Ad quam vocem substitit, et reos coram se adduci fecit, neque, cum suggeretur a cunctis accelerare negotium, gressum a loco movit, quousque et viduae fisco quod iuridicis sanctionibus decretum est persolvi praecepit ; denique supplicationum precibus et fletibus super facto suo poenitentes, viscerali clementiâ fixus, non tantum potestate quam precatu et lenitate vinctos praetioralibus catenis absolvit.

« Comme le Prince du monde partait en expédition entouré de ses formations de soldats, aussitôt devant son chemin se tint une très vieille veuve, autant accablée de douleur que de pauvreté, et à cause de laquelle il fut contraint de s'arrêter tant par ses larmes que par ses cris : 'Prince très pieux Trajan ! voilà deux hommes qui tantôt m'ont tué mon fils unique, bâton et consolation de ma vieillesse, et moi aussi ils ont voulu me tuer, puis m'ont dédaignée. Aussi donne-m'en raison !'

« Pressé de continuer son chemin comme son affaire l'exigeait, il lui répondit : 'Quand je reviendrai, dis-moi ton fait, et je te rendrai toute justice.' Alors elle : 'Monseigneur, et si tu ne reviens pas, moi, que ferai-je ?'

« À cet appel il s'arrêta, fit traduire par son ordre devant lui les coupables, ni ne voulut se déplacer de ce lieu malgré les instances de sa suite pour accélérer l'affaire, jusqu'à même ordonner d'annuler les charges fiscales qui pesaient sur elle par décret de justice ; et quant aux deux coupables qui le suppliaient de prières et de larmes en pénitence de leur méfait, de par sa clémence proprement viscérale il demeura comme interdit, puis les libéra des chaînes dont les avaient liés les prétoriens, non pas tant de par sa puissance, que par tant d'implorations, et de par sa propre mansuétude. »

Cette histoire qu'il vit sur un bas-relief aurait donc bouleversé le Pape Grégoire, du moins toujours selon la chronique cléricale de Paul le Diacre :

Cum quâdam die per Forum Traiani, quod opere mirifico constat esse constructum, procederet, et insignia misericordiae eius conspiceret, inter cetera memorabile illud comperit (...)

Cuius rei gratiâ compunctus venerabilis pontifex coepit lacrymosis gemitibus secum inter verba praecantis haec, siquidem prophetica et evangelica, evolvere oracula : « Tu, Domine, dixisti : Iudicate pupillo, defendite viduam, et venite et arguite me; dimittite et dimittetur vobis. Ne immemor sis (quaeso peccator ego indignissimus) propter nomen sanctissimae gloriae tuae, et fidelissimae promissionis tuae in huius devotissimi viri facto. »

Perveniensque ad sepulcrum beati Petri apostoli, ibidem diutius oravit et flevit.

Atque veluti gravissimo somno correptus in extasi mentis raptus est, quo per revelationem se exauditum discit, et ne ulterius iam talia de quoquam sine baptisate sacro defuncto praesumeret petere, promeruit castigari.

« Un jour qu'il traversait le Forum de Trajan dont il constatait l'architecture merveilleuse, et y contemplait les représentations de la miséricorde de Trajan, parmi tant d'exemples il observa celui-ci, mémorable (...)

« Touché par la grâce de cette affaire, le vénérable pontife se mit à répéter en lui-même, dans les larmes et les gémissements, et en implorant, les sentences suivantes puisqu'elles sont prophétiques et évangéliques : 'Toi-même, Seigneur, tu as dit : *Jugez en faveur de l'orphelin, défendez la veuve, et venez en débattre avec moi ; pardonnez et il vous sera pardonné. Ne sois pas oublieux (et je Te le demande en pécheur moi-même très indigne), au nom de Ta très sainte gloire, de Ta très fidèle promesse, à l'égard de l'acte de cet homme si dévot.'*

« Parvenu au sépulcre de Saint Pierre l'Apôtre, il y pria longtemps tout en pleurant.

« Alors, comme plongé dans un sommeil profond, il fut ravi en une extase de l'entendement, où il apprit que son vœu fut exaucé ; et afin de ne plus jamais présumer supplier autant de grâces pour tout autre individu mort sans le sacre du baptême, il promit d'en accepter toute mortification » [les traditions ajouteront que Grégoire souffrit ensuite de graves troubles intestinaux pendant des années avant son décès.]

L'étude de Gaston Paris retrace ensuite l'évolution occidentale toujours plus dramatisée de la légende, depuis le sec latin de Jean le Diacre, au IXe siècle, jusqu'aux pittoresques versions en langues vernaculaires des XIVE et XVe : où la Veuve, vaincue par tant de larmes, finit par adopter le fils adolescent de l'empereur, devenu dans ces narrations le vrai coupable du meurtre de l'enfant renversé par son cheval dans une course écervelée à travers les rues ;

Trajan, par inflexible souci de justice, voulait condamner ce fils indigne – avant de l'épargner à la prière de la Veuve pour le donner, comme serviteur, « bâton » et « consolation », à cette femme si pleine de sagesse et parfois encore fort jeune et jolie dans les ultimes transformations, notamment picturales, à l'automne du Moyen Âge européen.

Comme dans le poème de Dante, où la méditation de cette histoire devient une condition spirituelle essentielle pour gagner le Paradis, le gothique flamboyant déploiera ses polyptiques, tapisseries et sculptures représentant cette même histoire au portail ou dans les salles des Palais de Justice de Venise à Bruxelles.

Ces versions tardives – ainsi au XVe siècle le prestigieux polyptique de Roger de la Pasture [ou en flamand Rogier Van der Weyden] peint pour le Palais de Justice de Bruxelles [aujourd'hui perdu mais qui bouleversa Nicolas de Cues – « visio Dei ! » - puis Dürer, et fut reproduit dans une somptueuse tapisserie du temps conservée au Musée de Bern] - ajoutent un détail confondant : les sacristains présentent le crâne de Trajan à Grégoire – et cette tête de mort conserve une langue intacte pour continuer ses admonestations morales !

Tel détail saugrenu lance sur la piste de l'Orient. Le moraliste persan Sa'dî au XIIIe siècle, dans le premier fabliau de son *Golestân* ou « Roseraie », raconte en effet comment le crâne du sultan Mahmoûd de Ghaznî, exemplaire souverain musulman du XIe, conservait des *yeux intacts dans son crâne* pour continuer à observer les vertus – ou les vices – de ses successeurs royaux.

Bref, évidente circulation de motifs communs entre l'Islam et la chrétienté.

Gaston Paris lui-même frôle les dimensions orientales de la tradition en citant une anecdote rapportée d'une source *arabe* (malheureusement non spécifiée : soit le chroniqueur du premier XIIIe, Bahâ' ad-Dîn, soit son contemporain 'Imâd ad-Dîn), par l'arabisant Joseph Reinaud, dans le *Recueil des historiens des Croisades* (1829 ss., IV, 368) : où le nom de « Trajan » se voit substitué – *mutatis nominibus* – par celui du *sultan Salâh ad-Dîn* ou « Saladin », le grand adversaire des Croisés au XIIe siècle (*La légende de Trajan* p. 288, n.) :

« Une autre fois, pendant qu'il délibérait avec ses généraux, une femme lui présenta un placet ; il lui fit dire d'attendre. Et pourquoi, s'écria cette femme, êtres vous notre roi, si vous ne voulez pas être notre juge ? Elle a raison, répondit le sultan. Il quitta aussitôt l'assemblée, s'approcha de cette femme, et lui accorda ce qu'elle désirait. »

Note judicieusement Gaston Paris (*ibid.*) : « *Reinaud ne dit pas de quel auteur il tire cette anecdote, qui ne se trouve pas dans Beha-Eddin, comme on pourrait le croire par le contexte. M. Defrémery [éminent arabisant du XIXe], qui a bien voulu s'assurer pour moi de ce point, pense cependant que l'histoire est authentique et puisée dans le récit d'un auteur contemporain. Sans cela on pourrait croire à un emprunt : Saladin, ainsi que Trajan, a été considéré comme un type de souverain justicier, et on sait que les chrétiens ont essayé aussi de croire au salut de son âme.* »

Ajoutons à la remarque de Gaston Paris que Dante placera ainsi fort respectueusement l'âme de Saladin parmi les vertueux infidèles dans les Limbes - comme celle de Trajan avant sa résurrection par Grégoire : exempte des tourments de l'Enfer.

Mais c'est un autre auteur syrien que Gaston Paris souligne (pp. 280-281), quelque moine grec-orthodoxe écrivant sous domination arabe au VIIIe siècle, et que la tradition chrétienne d'Orient assimilera au grand Saint Jean Damascène lui-même, l'illustre défenseur des icônes qui tonna contre les empereurs iconoclastes alors au pouvoir à Byzance tandis qu'il vivait sous la protection des califes de Damas – et donc publié sous ce nom prestigieux au volume 95 de la *Patrologia Graeca* de Migne (*Oratio de his qui in Fide dormierunt*, col. 261) - et dont le texte grec, attestant la célébrité jusqu'au Levant de la résurrection de Trajan par Grégoire, se lit :

... ἀμαρτιῶν Τραϊανοῦ τοῦ Βασιλέως πεποίηκεν, ὅς παραυτίκα φωνῆς θεόθεν ἐνεχθείσης αὐτῷ ἐπακίκοι ταῦτα φησέσης. «Τῆς εὐχῆς σου, φησὶν, ἐπήκουσα, καὶ συγγνώμην Τραϊανῷ δίδωμι. Σὺ δὲ μηκέτι προσθῆς ὑπερ ἄσεβων εὐχὰς προσένεγκαι Μοι.» Καὶ ὅτι τοῦτο γνήσιον πέλει καὶ ἀδιάβλητον, μάρτυς ἡ Ἀνατολὴ πᾶσα καὶ Ἑσπέριος.

Dans la version ainsi résumée par Gaston Paris : « *L'auteur grec d'un traité attribué à tort à Saint Jean Damascène, mais qui n'est sans doute pas beaucoup plus récent, nous rapporte que Grégoire adresse au Dieu miséricordieux des prières ardentes pour la rémission des péchés de Trajan, et qu'il entendit aussitôt une voix divine lui dire : 'J'ai exaucé ta prière, et je pardonne à Trajan ; mais garde-toi dorénavant de M'implorer pour des impies.' L'auteur ajoute : 'Que ce soit là un fait réel et à l'abri de toute contestation, c'est ce qu'attestent l'Orient et l'Occident tout ensemble.'* »

Saint Jean Damascène (676-749) reste la figure-pivot des transmissions légendaires entre Orient et Occident ; c'est sous son nom qu'un moine géorgien au XIe siècle à Constantinople glissera en chrétienté sa traduction grecque à partir de l'arabe d'une version islamisée de la tradition indienne du *Bodhisattva* : devenu *Boûdhâsâf* puis *Yoûdhâsâf* en graphie musulmane, d'où *Ιώσαφ* et enfin « Saint Josaphat » dans tout l'Occident latin – histoire édifiante d'un prince converti à l'ascèse et abandonnant son trône pour devenir ermite à son tour sous l'injonction d'un saint ermite.



À gauche : Saint Jean Damascène (VIIIe siècle) représenté traditionnellement coiffé d'un turban arabe dans les icônes grecques orthodoxes (ici un exemple du XVIIIe conservé au Mont Athos) ; à droite : Saint Grégoire (VIe siècle) dictant sous l'inspiration du Saint-Esprit (Antiphonaire du moine Hariker, Xe siècle, monastère de Saint-Gall, Suisse)

Ci-dessous : Le sultan turc seldjoukide Alp-Arslân (r. 1063-1072) interpellé par la Veuve ; enluminure par le peintre Djonayd pour la version de l'histoire racontée par le poète persan Khwâdjoû Kermânî dans son roman courtois de « Homây et Homâyoûn » (XIVe s.) ; Baghdâd, 1396 ; British Library, Londres.



Mutatis nominibus : « Trajan » ou « Saladin » ou « Sandjar » s'impose en chrétienté, comme en Islam, en *figure archétypique de la Juste Souveraineté*, et le poète persan Khwâdjoû Kermânî au XIV^e siècle nomme même le personnage « Alp Arslân », le sultan seldjoukide qui remporta l'immense

bataille de Manzikert sur les Byzantins en 1071, laquelle ouvrit aux Turcs la domination de l'Anatolie. Dans l'enluminure de l'épisode de Khwâdjoû Kermânî par le peintre Djonayd oeuvrant à Baghdâd en 1396, ce sultan apparaît en idéal jouvenceau interpellé par une jeune veuve : tous deux campés dans la pose archétypique du jeune et beau Joseph devenu ministre d'Égypte et interpellé par la Dame d'Égypte devenue Veuve mais toujours aussi éprise du jouvenceau (elle symbolise l'âme humaine amoureuse d'une manifestation divine reflétée sur le visage de l'être aimé – comme Dante aimera sa Dame Béatrix dans la *Divine Comédie* tout aussi néoplatonicienne) : pour signifier combien le prince de la fable semble se parer désormais en imagination musulmane d'attributs prophétiques.

La plus splendide enluminure de la version narrée par Nezâmî demeure néanmoins sans aucun doute celle peinte par Soltân-Mohammad, artiste dans les années 1539-1543 à la cour des souverains séfévides chiites de Tabrîz, dans le nord-ouest iranien actuel. « Le sultan Sandjar » y apparaît, encore une fois, sous les traits du *monarque régnant* : ici le *Shâh Tahmâsp*. Et toujours comme disait Horace *de te fabula narratur*, ce souverain non seulement s'incline avec humilité pour écouter les remontrances de la Vieille, *mais implique tout le paysage dans sa guérison spirituelle* : car, surgi de l'Eau Vive Immortelle, un Arbre de Vie, symbole de l'univers, jaillit et s'éploie majestueux, des figures démoniaques emblématiques des Vices du sultan restents désormais sagement emprisonnées dans les rocs, tandis qu'un Soleil de Justice, trop longtemps ennuagé, crève le voile des nuées pour éclairer enfin le monde.

Selon la lecture du poème de Nezâmî offerte par le peintre Soltân-Mohammad, l'*humilité* de l'Empereur devant la Veuve – ces deux pôles opposés de la société humaine, *le mâle le plus riche et puissant du royaume s'inclinant face à la plus misérable des femmes* – s'ouvre ainsi, comme les Chants X du *Purgatorio* et XX du *Paradiso* chez Dante, sur une dimension cosmique.



Le Sultan Sandjar et la Vieille Femme ; enluminure des poèmes de Nezâmî par le peintre Soltân-Mohammad pour le Shâh Tahmâsp (lui-même représenté) à Tabrîz (Iran), 1539-1543 ; British Library, Londres.

Cependant la tradition culturelle musulmane, à côté de cette figure emblématique de la Pauvre Vieille de sexe *féminin*, ajoutait un Vieux Pauvre de sexe *mâle* : soit un Ascète ayant renoncé à tous les biens terrestres mais jouissant dès lors d'un contact direct avec le Ciel - pour l'opposer, lui aussi, au Monarque de l'heure.

La popularité de telles traditions répondait, bien sûr, à l'extrême dureté sociale des civilisations antiques et médiévales toutes soumises au despotisme royal. La fable spirituelle équilibrait le contraste trop grave entre puissants repus et paysans faméliques. Or l'Ascète – libre dans sa pauvreté extrême - relayait au Monarque les plaintes de ses sujets, tançait le Monarque, et le Monarque, à subir une intense pression sociale et religieuse, se voyait aux yeux de ses sujets tenu de tolérer, de respecter, d'affirmer vouloir s'appliquer les propos les plus acerbes de quelque insolent Ascète, considéré comme un Saint donc protégé du Seigneur.

Le noyau de ce motif récurrent des littératures médiévales se situe dans la rencontre – elle eut lieu en 326 avant notre ère, dans la cité indienne de Takshashilâ (« Tákila » en prononciation hellène) dans l'actuel Pakistan – entre Alexandre le Grand, et des sages bouddhistes, ascètes mendiants assis au soleil aux abords de la ville et que les Grecs impressionnés appelleront les « Gymnosophistes » ou « Sages nus. » (L'étude récente remarquable de Christopher Beckwith, *Greek Buddha*, Princeton 2015, confirme qu'il s'agissait bien de *sannyâsîn* bouddhistes.)

Le souverain de la cité informa le roi macédonien que les princes indiens avaient coutume de consulter humblement ces Sages et d'en tenir le plus grand compte. Alexandre à son tour les interrogea grâce à des interprètes (la langue grecque était déjà fort répandue depuis deux siècles dans l'empire perse que venait de soumettre le jeune conquérant jusqu'aux confins indiens.) Cependant les Sages impertinents rétorquèrent au roi qu'il avait peut-être conquis toute la terre, mais n'en emporterait qu'assez pour recouvrir sa tombe. Or de brillants philosophes grecs accompagnaient Alexandre dont Onésicrite, ancien disciple de Diogène, et Pyrrhon qui se convertit au bouddhisme sur le champ et retourna l'enseigner près d'Athènes à peine déguisé sous vocabulaire hellène (comme *dharma* camouflé en εὐσέβεια.)

Arrien, l'un de nos plus sûrs historiens antiques d'Alexandre, rapproche directement cet entretien oriental, entre le roi macédonien et les Sages de l'Inde, de sa rencontre, bien avant de quitter la Grèce, avec le philosophe Diogène à Corinthe en 335 avant notre ère (*Anabase d'Alexandre VII, 1-2*) :



Le dieu indien Vajrapañi sous les traits d'Alexandre garde et vénère le Bouddha ; art dit « gréco-bouddhique » du Gandhâra (Afghanistan et Pakistan antiques), IIe siècle après Jésus-Christ, grottes de Hadda en Afghanistan (site détruit par les fondamentalistes du groupe Haqqânî en 1994) - Archives de la Délégation archéologique française en Afghanistan)

Βασιλεῦ Ἀλέξανδρε, ἄνθρωπος μὲν ἕκαστος τοσόνδε τῆς γῆς κατέχει ὅσον περ τοῦτό ἐστιν ἐφ' ὅτῳ βεβήκαμεν - σὺ δὲ ἄνθρωπος ὢν παραπλήσιος τοῖς ἄλλοις, πλὴν γε δὴ ὅτι πολυπράγμων καὶ ἀτάσθαλος, ἀπὸ τῆς οἰκείας τοσαύτην γῆν ἐπεξέρχῃ πράγματα ἔχων τε καὶ παρέχων ἄλλοις. Καὶ οὖν καὶ ὀλίγον ὕστερον ἀποθανὼν τοσοῦτον καθέξεις τῆς γῆς ὅσον ἐξαρκεῖ ἐντεθάφθαι τῷ σώματι.

Κάνταῦθα ἐπήνεσε μὲν Ἀλέξανδρος τοὺς τε λόγους αὐτοὺς καὶ τοὺς εἰπόντας, ἔπρασσε δὲ ὅμως ἄλλα καὶ τάναντία οἷς ἐπήνεσεν. Ἐπεὶ καὶ Διογένην τὸν ἐκ Σινώπης θαυμάσαι λέγεται, ἐν Ἴσθμῳ ἐντυχὼν τῷ Διογένηι κατακειμένῳ ἐν ἡλίῳ, ἐπιστὰς σὺν τοῖς ὑπασπισταῖς καὶ τοῖς πεζεταίροις καὶ εἶ δέοιτο. Ὁ δὲ

Διογένης ἄλλον μὲν ἔφη δεῖσθαι οὐδενός, ἀπὸ τοῦ ἡλίου δὲ ἀπελθεῖν ἐκέλευσεν αὐτὸν τε καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ.

« Oh Roi Alexandre ! Un homme individuel ne possède de la terre que la surface sur laquelle nous nous tenons debout. Toi, tu es un homme semblable aux autres, sinon que tu t'agites et que tu es présomptueux, et que tu t'attaques à tellement de terres si loin de ta demeure que tu ne cesses d'en agiter les autres. Mais bientôt mourras-tu et ne posséderas-tu de la terre que ce qui ensevelira ton corps.

« Sur le moment Alexandre loua leurs discours et ceux qui les prononcèrent, mais sa pratique fut autre de ce qu'il avait loué. Et on dit qu'il s'émerveilla de même face à Diogène de Sinope, quand il rencontra Diogène à l'Isthme de Corinthe allongé au soleil. Alexandre s'arrêta devant lui entouré de ses porteboucliers et des compagnons de son infanterie, en lui demandant s'il avait besoin de quelque chose. Diogène répondit qu'il n'avait besoin de rien, sinon qu'Alexandre s'ôte de son soleil avec toute sa suite. »

Plutarque raconte l'anecdote à Corinthe sous sa forme consacrée – telle que la lira quatorze siècles plus tard Shakespeare dans la version élisabéthaine de Sir Thomas North, calquée sur la version française de l'humaniste Jacques Amyot (*Vie d'Alexandre XIV*) :

Εἰς δὲ τὸν Ἴσθμὸν τῶν Ἑλλήνων συλλεγόντων καὶ ψηφισαμένων ἐπὶ Πέρσας μετ' Ἀλεξάνδρου στρατεύειν ἡγεμῶν ἀναγορευθέντες. Πολλῶν δὲ καὶ πολιτικῶν ἀνδρῶν καὶ φιλοσόφων ἀπηντηκόντων αὐτῷ καὶ συνηδομένων, ἠλπίζε καὶ Διογένην τὸν Σινωπέα ταῦτ' ποιήσειν, διατρίβοντα περὶ Κόρινθον.

Ὡς δὲ ἐκεῖνος ἐλάχιστον Ἀλεξάνδρου λόγον ἔχων ἐν τῷ Κρανείῳ σχολήν ἦγεν, αὐτὸς ἐπορεύετο πρὸς αὐτόν. Ἦτυχε δὲ κατακείμενος ἐν ἡλίῳ. Καὶ μικρὸν μὲν ἀνεκάθισεν, ἀνθρώπων τοσοῦτων ἐπερχομένων, καὶ διέβλεψεν εἰς τὸν Ἀλέξανδρον. Ὡς δὲ ἐκεῖνος ἀσπασάμενος καὶ προσειπὼν αὐτὸν ἠρώτησεν εἴ τινος τυγχάνει δεόμενος, « Μικρόν », εἶπεν, « ἀπὸ τοῦ ἡλίου μετάσθεσι. »

Πρὸς τοῦτο λέγεται τὸν Ἀλέξανδρον οὕτω διατέθηναι καὶ θαυμάσαι καταφρονήθεντα τὴν ὑπεροψίαν καὶ τὸ μέγεθος τοῦ ἀνδρός, ὥστε τῶν περὶ αὐτόν, ὡς ἀπήσαν, διαγελόντων καὶ σκωπόντων, « Ἀλλὰ μὴν ἐγώ, » εἶπεν, « εἰ μὴ Ἀλέξανδρος ἦμην, Διογένης ἂν ἦμην. »

« Alors que les Grecs se réunissaient à l'Isthme de Corinthe et votaient l'expédition contre les Perses en désignant Alexandre comme commandant en

chef, beaucoup d'hommes politiques et de philosophes se pressaient autour de lui pour le féliciter, mais lui espérait que Diogène de Sinope en fit autant, car ce dernier s'attardait alors à Corinthe.

« Cependant celui-ci ne prêtait pas la moindre attention aux affaires d'Alexandre. Comme Diogène prenait alors son loisir dans le faubourg de Cranéion, Alexandre lui-même partit lui rendre visite. Or Diogène allongé y prenait le soleil. Et à peine s'il se souleva un peu, en voyant tant d'hommes approcher, et il regarda fixement Alexandre. Et alors que le roi le saluait et lui demandait s'il se trouvait devoir désirer quelque chose, Diogène lui répondit : « Ôte-toi un peu de mon soleil. »

« Et l'on dit qu'Alexandre demeura tellement frappé d'émerveillement devant l'impertinence, le mépris, mais aussi la grandeur d'âme de cet homme, qu'aux membres de sa suite qui s'éloignaient en riant et en se gaussant, 'si je n'étais pas Alexandre – dit-il – alors que je fusse Diogène !' »

Et c'est l'anecdote même d'Alexandre et Diogène qui frappa d'émerveillement l'imagination de l'Antiquité tardive. Elle est peut-être apocryphe, mais d'autant plus significative à traduire un état d'esprit répandu – surtout car la version d'Arrien la jumelle, si l'on dise dire, avec la rencontre d'Alexandre et des Sages bouddhistes de Tákila douze ans plus tard : au point de suggérer que la fable de Corinthe trahirait une hellénisation *a posteriori* d'un trait culturel authentiquement *indien* : le salutaire respect dû par les rois envers les ascètes - fussent-ils les plus insolents.

L'impact de la pensée bouddhique sur le monde hellénique et méditerranéen – à commencer par le retentissant entretien d'Alexandre et des « Gymnosophistes » à Tákila en 326 avant notre ère – représente encore une *terra incognita* pour l'opinion moderne embrouillée par les revendications identitaires des religions abrahamiques. Pourtant s'accumulent les attestations archéologiques – cet art gréco-bouddhique du Gandhâra aux vestiges aujourd'hui si gravement menacés en Afghanistan - et littéraires : une grande part de la philosophie hellénistique après Diogène. Retenons la conversion au bouddhisme du roi grec Ménandre régnant cent cinquante ans après Alexandre sur la Bactriane – l'actuel Afghanistan – au IIe siècle avant notre ère : son *humilité* à descendre de son char pour écouter le Sage Nâgasena deviendra un poncif de la littérature bouddhique dans les *Milinda-*

Pañha ou « Questions du roi Ménandre », rédigées en langue pâli au Ier siècle avant notre ère, traduites en chinois dès les premiers siècles de l'ère suivante.

En retour, tandis que les Grecs de Bactriane devenus bouddhistes se fondaient au Ier siècle de notre ère dans la civilisation ambiante d'Asie Centrale, la sagesse légendaire de l'Inde hantera jusqu'aux penseurs de l'empire romain. Apollonius de Tyane au Ier siècle de notre ère, à pied, parcourra d'Asie Mineure au Pandjâb tout le chemin d'Alexandre pour rencontrer chez eux les *Gymnosophistes* de Tákila. Plotin au IIIe siècle, le maître-penseur néoplatonicien, voudra lui emboîter le pas, rejoindre une armée romaine alors en guerre contre la Perse dans l'espoir – fracassé par la défaite des légions - de suivre depuis son Égypte natale le même itinéraire d'Alexandre pour aller s'entretenir avec les Sages bouddhiques.

Mais son contemporain Mânî – prêcheur du *manichéisme* en Mésopotamie sassanide – se réclamera, lui, *ouvertement du Bouddha*, et c'est principalement par des canaux *manichéens* que tant de motifs bouddhiques gagneront l'Occident (Saint Augustin lui-même au IVe siècle fut *manichéen* dans sa jeunesse), d'abord sous camouflage *chrétien*, mais bientôt *islamique* aussi : ainsi dans ce roman du *Bodhisattva*, que nous avons vu traduit du sanskrit en moyen-perse vers le Ve siècle, de là en arabe au VIIIe, de l'arabe au grec puis du grec au latin au XIe : à travers les métamorphoses du *Boûdhâsâf* en *Yoûdhâsâf* en Ιώασαφ en « Saint Josaphat ».

Par ailleurs, le rapprochement toujours plus intime des deux rencontres de Corinthe et de Tákila – puis dans de nombreux écrits et notamment en persan médiéval la *fusion dramatique* des personnages de « Diogène » et des « Gymnosophistes indiens » en un seul Sage Ascète archétypique - deviennent évidents dès le curieux *Roman d'Alexandre* dit du Pseudo-Callisthène, texte gréco-égyptien attesté à partir du début du IVe siècle de notre ère et promis à une immense fortune au Moyen Âge (dans l'oubli de Plutarque et Arrien) en traduction latine, arménienne, syriaque, enfin arabe dans laquelle puiseront les romanciers persans du conquérant macédonien transformé en héros de mythe : à commencer par Firdawsî au XIIe, puis Nezâmî au tournant du XIIe et XIIIe, Amîr Khosrô de Delhi au XIVE, Djâmî de Hérât au XVe.

Mais si les personnages de « Diogène » puis des « Gymnosophistes » dressés devant « Alexandre » s'imposent dans l'imaginaire antique puis médiéval tandis que la Veuve tient successivement tête fière aux empereurs « Hadrien »

et « Trajan » puis aux sultans « Saladin » et « Alp Arslân » et « Sandjar », c'est sous le couvercle de ce despotisme militaire macédonien qui étouffa la démocratie athénienne en 322 avant notre ère (année du suicide de Démosthène), autoritarisme princier encore renforcé sous les royautés hellénistiques, perpétué par Rome, sacralisé mais pas moins écrasant sous les monarchies du Moyen Âge tant chrétiennes que musulmanes.

D'où cet amer changement de ton dans les philosophies du monde proche-oriental et méditerranéen après les conquêtes de Philippe et surtout de son fils Alexandre ; Pierre Hadot a voulu nuancer, mais le malaise devient palpable dans cette fuite spirituelle des âmes d'élite vers une liberté toute intérieure, cette *citadelle intérieure* des Stoïciens comme l'a si bien nommée, justement, Pierre Hadot. Face au roi macédonien, puis au proconsul romain, puis au calife arabe, puis au sultan turc, un seul être semble rester debout et *libre a condition de refuser de servir le Prince en renonçant à toutes richesses ou ambition politique*, en Ascète volontairement dénué de tout bien matériel : comme Diogène – dont le nom grec signifiait justememnt « l'enfant de Dieu. »

Or à Rome puis sous les califes et sultans, l'opinion populaire admire et vénère et donc protège l'être démuné qui sait dire ses vérités nécessaires au pouvoir, le philosophe en haillons qui erre et mendie mais pourtant s'élève moralement plus puissant que le Prince, et que le Prince se voit contraint de tolérer, parce que ce gueux devenu porte-parole des foules opprimées s'érige face au Prince comme Diogène en « enfant de Dieu » : il est le Sage, en grec *sóphos*, d'où l'Islam tirera son vocable *soufi* pour désigner un ascète mystique (l'étymologie correcte, proposée au XIe siècle par le philosophe hellénisant al-Bêroûnî à la cour du sultan Mahmoûd de Ghaznî dans son célèbre ouvrage arabe sur l'Inde, en demeure linguistiquement irréfutable.)

Déjà, sous l'Empire romain « païen » du Ier siècle de notre ère, des philosophes comme Épictète ou Apollonius de Tyane opposaient leur haute morale à l'arbitraire du tyrannique souverain Domitien. Mais c'est l'Empire chrétien qui consacrera réellement cette suprématie du pouvoir *spirituel* du *Saint*, sur celui du pouvoir *temporel* du *Prince*, quand l'évêque Saint Ambroise de Milan en l'an 391 contraignait l'Empereur Théodose, forcé d'obéir puisque chrétien, à s'agenouiller devant la porte de l'église qui lui restera fermée tant que ce monarque n'aura pas fait pénitence d'un massacre : exemple d'indépendance du pouvoir ecclésiastique que revendiquera encore un Saint Thomas Becket, évêque de Cantorbéry, au XIIe siècle, face au roi d'Angleterre Henri II qui le fera tuer – mais ce monarque devra expier son

crime, à subir dans la cathédrale de feu Thomas Becket canonisé des flagellations annuelles, infligées par des moines sur ordre du Pape.

L'Islam, encore une fois, prolongera cette tradition de puissance spirituelle dressée face au trône. Dans les arts, les souverains seldjoukides, tîmoûrides, ottomans, séfévides, moghols s'agenouillent ostensiblement, formellement, *rituellement*, en cérémonie publique, devant l'Ascète le plus vénéré de leurs domaines, en tournant le dos à leurs courtisans, pour écouter humblement les remontrances de quelque Sage afin de gagner les faveurs du Ciel : sans quoi, leur légitimité se lézarderait aux yeux de toute leur civilisation. Dans l'Empire ottoman, le sultan recevait ainsi son épée d'investiture des mains du chef spirituel des soufis de l'Ordre de Roûmî fondé au XIII^e siècle. Soupape de sécurité sans doute dans des royaumes par ailleurs si lourdement répressifs ? Du moins l'idée reconfortait les foules que même le plus tyrannique des Princes serait forcé de courber la nuque devant quelque Ascète aimé de tous.

La Veuve et le Sage Ascète forment donc ensemble dans l'imaginaire traditionnel islamique une *paire symbolique* pour obliger à l'humilité et à l'observance de son devoir le Prince tour à tour appelé « Alexandre », « Alp Arslân », « Saladin », « Sandjar.»

Typique chez Nezâmî sera le rôle primordial que ce poète issu du fond de son XII^e siècle patriarcal accordera pourtant aux *femmes* – les opprimées par excellence dans sa culture et son temps – pour instruire des *mâles en principe dominants* : ainsi, dans ses romans, une Veuve reprend le sultan Sandjar, la Reine Shîrîn éduque moralement son époux le roi Khosrô II, Sept Princesses initient le roi Bahrâm à la sagesse universelle (ce sont les sept « Shéhérazade » d'un poète dont le nom de plume choisi N-Z-Â-M-Y correspondait justement à un rébus numérique arabe signifiant « les Mille et Un »), enfin la Prêtresse bouddhique du Gandhâra (ou *Qandahâr*) enseigne au monarque Alexandre le mystère de l'Immanence Divine dans les images sacrées au point que le conquérant macédonien, aux yeux du poète, en atteint un rang prophétique.

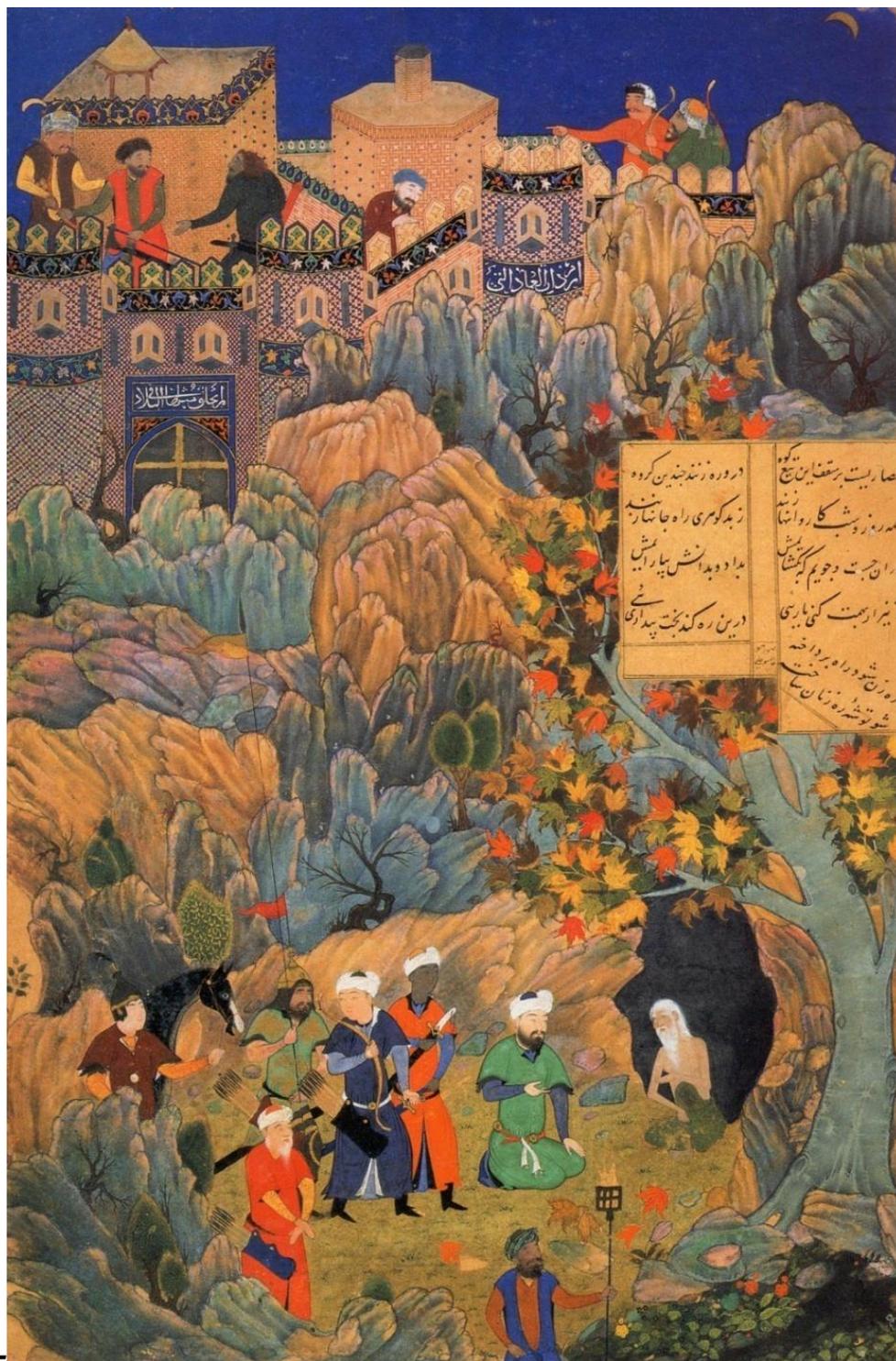
Dante, il est vrai, idéalise « Trajan » au dépens d'Alexandre, car pour ce chrétien latin, c'est bien *Rome* qui fut désignée par Dieu pour réunir le monde sous un règne de Justice symbolisée par la monarchie de Trajan, dans une humanité de la sorte mieux préparée pour recevoir le message du Christ – et le poète florentin médiéval dans son traité latin *De monarchiâ* écartera donc « Alexandre » comme un tyran usurpateur.

Mais en Islam d'Orient d'expression culturelle persane surtout, en revanche, ainsi dans les poèmes de Ferdawî puis Nezâmî, *Iskandar* identifié au « Seigneur du Diadème à Deux Cornes », le pieux protagoniste de la XVIII^e sourate du Coran, s'inscrit dans la lignée impériale *perse* – en fils secret de Darius le Grand et d'une princesse grecque – qui fut appelé à réunir le monde sous un règne de Justice pour y hâter l'avènement du message mohammadien.



Le sultan Hosayn Mîrzâ de Hérât en « Sultan Sandjar à l'écoute de la Veuve » (= « Trajan ») ; détail d'une enluminure du peintre Behzâd pour les poèmes complets de Nezâmî, Hérât (Afghanistan), 1493 ; British Library, Londres.

Aussi, en arts d'Islam d'Orient des XVe et XVI^e siècle, et surtout dans les enluminures illustrant les poèmes de Nezâmî, le monarque régnant, commanditaire du manuscrit, voudra-t-il se voir *figuré lui-même comme nouveau Sandjar* (= « Trajan »), *et aussi en nouveau Sikandar ou Iskandar* (= « Alexandre »), à l'écoute de la Veuve, puis du Sage (= « Diogène »).



Le sultan Hosayn Mîrzâ de Hérât en Sikandar (= « Alexandre ») à l'écoute d'un Soûfi » (= ultime islamisation ici du personnage de « Diogène ») ; enluminure pour les poèmes complets de Nezâmî par les peintres Behzâd et son disciple Qâsem 'Alî ; Hérât, 1494-1495 ; British Library, Londres

Dans l'enluminure d'une extraordinaire complexité symbolique consacrée à la rencontre d'« Alexandre » et de « Diogène » par les grands peintres de Hérât (en Afghanistan actuel), le maître Behzâd et son disciple Qâsem 'Alî, en 1494-1495, le souverain de Hérât lui-même, le fastueux sultan Hosayn Mîrzâ Bayqarâ (r. 1469-1506), rejoue l'épisode de la Rencontre du Prince et du Sage.

La *Sikandar-Nâme* de Nezâmî transforme une aventure réelle du conquérant macédonien (racontée par Arrien et Quinte-Curce), sa prise d'assaut en 326 avant Jésus-Christ de la forteresse d'Aornos sur un pic escarpé surplombant l'Indus, grâce au concours d'un vieux montagnard local qui lui indiqua un chemin d'où faire pleuvoir des projectiles depuis un sommet voisin.

Cependant Nezâmî transfigure l'épisode. Ce Vieux de la Montagne devient un « Diogène » et un « Gymnosophe » à la fois, le Prince s'humilie devant sa grotte et en reçoit en retour la bénédiction divine : la foudre du ciel s'abat sur un rempart et les châtelains – de cruels voleurs – se soumettent à *Sikandar* ou « Alexandre. » Le ministre d'Alexandre – anachroniquement appelé *Balînâs* ou « Apollonius » (de Tyane) par Nezâmî - se croise les mains dans une attitude de respect envers l'ermite plus sage et saint que lui : en quelque sorte, « Apollonius » rendant hommage à « Diogène ».

Mais les peintres mettent en scène un *rituel réel* observé par le sultan de Hérât (qui prête ici ses traits barbus à ce *Sikandar*) tous les jeudi soir, soit la veille du vendredi des prières communes, quittant son Château superbe – représenté ici – pour lui tourner le dos et descendre de cheval en s'agenouillant pour écouter des remontrances morales, devant l'ascète le plus respecté du royaume, un dénommé *Rostam* vivant d'aumônes publiques dans sa grotte qui existe toujours dans les montagnes au nord de la ville : la *Ghâr-é Darwêshân* ou « Caverne des Derviches » dont le linteau s'orne encore de vers persans par le poète, maître soufi, et directeur spirituel du monarque, Djâmî (1414-1492) :

ای داشته از سلطنتِ عالم ننگ وای آمده از جفای ایام به تنگ
بیرون زده زین سرای فانی اورنگ در دامنِ کوه در بر آورده سنگ

« *Toi qui t'es enorgueilli du sultanat du monde, et te vois désormais étreint par la tyrannie des jours qui passent, c'est ici, en dehors du sérail des mortels que tu*

as transporté ton trône, sur ce pan de montagne reposeras-tu ta tête sur une simple pierre. »

En réponse à la sainteté de l'Ascète, l'Arbre de Vie – platane d'automne pour suggérer toutes les couleurs de l'univers – et surgi de l'Eau Vive (Source de Vie Éternelle) s'incline amoureusement au-dessus de l'ermite en éparpillant quelques feuilles en hommage à ses pieds, et jusqu'au croissant de lune de tourner ses pointes *vers le bas* pour marquer toute sa révérence.

Tout en assimilant si souvent le philosophe de Corinthe aux Sages de Táyila, l'Islam se souviendra tout autant des traits les plus saillants de la légende de *Diogène* dont al-Mobashshir ibn Fâtik en version *arabe* rappellera en Égypte les « Dits » grecs les plus mémorables au XI^e siècle, et Roûmî au XIII^e en Turquie (mais écrivant en *persan*) et sans *nommer* Diogène (il l'appellera simplement le *râheb* ou « anachorète ») en narrera toute l'anecdote de la lanterne allumée brandie en plein jour au marché (« *j'y cherche un homme vrai* » : dans ses *Masnawî-é Ma'nawî* ou « Couplets Spirituels » V, 2887-2911). Il est vrai que Roûmî lui-même, juché sur sa mule caparaçonnée sous son énorme turban de Grand Mufti, se verra un jour interpellé par un ascète déguenillé dans la rue, se précipitera humblement à ses pieds (comme un roi Ménandre devant Nâgasena), et lui dédiera son œuvre poétique.

Or l'histoire d'Alexandre face à Diogène en lettres médiévales musulmanes poussera la logique d'une telle rencontre entre un Prince et un Ascète dans un sens toujours plus bouddhique, jusqu'à *humilier* le Prince devant les justes remontrances de l'Ascète pour le salut de l'âme du Prince – et cette *humiliation*, pour sauver son âme, le Prince l'accepte, voire l'embrasse.

L'*humilité* consentie du Prince devant l'Ascète en culture traditionnelle musulmane pouvait atteindre l'extravagance. Le maître soufi andalou Ibn 'Arabî (1165-1240) racontera ainsi dans ses *Fotoûhât Makkiyya* ou « Victoires spirituelles mecquoises » comment son oncle, émir de Tlemcen en Algérie actuelle, insulté par un ascète au bord de la route (« *tu me demandes s'il t'est permis de prier le Vendredi revêtu de ton caftan royal ? Tu es si chargé de péchés, tu es pareil à un chien qui se roule dans la fange mais soulève la patte quand il urine pour ne pas se souiller* »), se jettera aux pieds de l'ermite en renonçant à son royaume pour en devenir le disciple. « *Et ainsi, ajoute Ibn 'Arabî, fit mon oncle à l'exemple d'Ibrâhim ibn Ad'ham, le tout premier soufi* ».

Or la légende musulmane de cet Ibrâhim ibn Ad'ham, prince de Balkh en Afghanistan qui, au VIII^e siècle, aurait abandonné son trône pour devenir ermite à l'exemple d'un gueux, fut une islamisation transparente de l'histoire du Boudha : et l'histoire du *Bodhisattva* devenu « Yoûdhâsâf » en arabe, « Josaphat » en chrétienté, témoignera de l'impact du motif bouddhique, réuni à celui de Diogène et à celui de la Veuve, de l'Indus à l'Atlantique.

Comme tant d'autres auteurs persans, Nezâmî reviendra souvent à ces motifs islamisés de Trajan rappelé à son devoir par la Veuve, d'Alexandre humilié par Diogène, et du Bodhisattva renonçant au trône à l'appel de l'Ascète, en s'adressant aux princes de son propre temps, non seulement dans sa vaste *Sikandar-Nâmeh* ou *Geste d'Alexandre* achevée en 1204, mais comme en quintessence dans cette anecdote insérée dans son roman courtois de *Laylî et Madjnoûn* composé en 1188 :

LE PRINCE ET L'ASCÈTE SELON NEZÂMÎ

روزی ملکی از نام داران میرفت برسم شهریاران
بر خانه زاهدی گذر دشت کان زاهد از آن جهان خبر داشت
آمد عجبش که آن چنان مرد مأواگه خود خراب چون کرد
پرسید ز خاصگان خود شاه کاین شخص چه میکند در این راه
خوردش چه و خوابگاه او چیست اندازه اش تا کجا و او کیست
گفتند که زاهدیست مشهور از خواب جدا و از خورش دور
از خلق جهان گرفته دوری در ساخته با چنین صبوری
شه چون ورق صلاح او خواند با حاجب خاص سوی او راند
حاجب سوی زاهد آمد از راه تا آوردش بخدمت شاه
گفت ای ز جهان بریده پیوند گشته بچنین خراب خرسند
یاری نه ، چه میکنی در این کار قوتی نه ، چه میخوری در این غار

زاهد قدری گیاه سوده از مطرح آهوان دروده
 بر داشت بدو که خوردم اینست ره توشه و ره نوردم اینست
 حاجب از غرور پادشائی گفتش که در این بلا چرائی
 گر خدمت شاه ما کنی ساز از خوردن این گیاه رهی باز
 زاهد گفتا چه جای اینست این نیست گیاه گل انگبینست
 گر تو سر این گیاه بیابی از خدمت شاه سر بتابی
 شه چون سخنی شنید از این دست شد گرم و ز بارگی فرو جست
 در پای رضای زاهد افتاد می کرد دعا و بوسه میداد
 خرسند همیشه ناز نیست خرسندی را ولایت اینست

*



Un Prince s'humilie devant un Ascète – enluminure anonyme (par le maître artiste Shaykhî ?) pour le Roman de Laylî et Madjnoûn de Nezâmî, Tabrîz (en

Iran), peint sous le règne du Sultan turcoman sunnite Ya'qoûb Beg (r. 1478-1490) peut-être représenté ici; National Museum of Asian Art, Washington DC.

« Un jour, un souverain parmi les plus célèbres allait son grand train selon l'usage impérial. Il passa près de la demeure d'un Ascète – mais cet Ascète avait nouvelle des choses de ce monde. Le Prince s'émerveilla que tel homme cherchât refuge dans pareille ruine.

« Le Prince interrogea les gens de sa suite choisie pour savoir qui était-ce, et que valait-il ? Et eux lui répondirent que c'était un Ascète, célèbre à pour ainsi dire ni dormir ni manger, éloigné des gens du monde, et patientant ainsi.

« Quand le Prince eut ainsi parcouru – comme sur une feuille écrite – la description de ses vertus, il lui envoya un de ses nobles intimes. Celui-ci chevaucha jusqu'à l'Ascète pour le mener servir le Prince en lui disant : 'Oh toi qui as jugé bon de te couper du monde et te contentes de demeurer en pareille ruine, sans nul compagnon, que fais-tu donc là ? Sans nourriture, que manges-tu donc là, dans cet antre ?'

« L'Ascète saisit une poignée d'herbes broyées, moissonnées dans le pré des gazelles, les lui montra et dit : 'Ce que je mange, c'est ça ; et c'est ça la provende de mon voyage, et c'est par ça que je parcours mon chemin !'

« Le courtisan, tout fier d'appartenir à la suite impériale, lui dit : 'Pourquoi endures-tu cette peine ? Si tu te mettais au service de notre Prince, tu serais libre d'un pareil repas d'herbes !'

« Mais l'Ascète : 'Qu'as-tu à dire par là ? Ça, ce n'est pas de l'herbe, non, mais de la fleur de miel ! Et si toi, tu trouvais ta provende en cette herbe, c'est du service du prince que toi, tu serais libre !'

« Le Prince à entendre ces paroles depuis ce côté, en brûla de honte, se précipita au bas de son coursier, tomba aux pieds bénis de l'Ascète, prononça une prière, les baisa.

« Bienheureux celui qui témoigne pareille bienveillance ! Bienheureux tel empire – devenu saint ! » (la graphie arabe, sans voyelles courtes, du poète,

ولایت

suggère ici un jeu de mots intraduisible entre *wilâyat*, « gouvernement » ou « empire », et *walâyat*, « sainteté. »)

*



Alexandre et Diogène : Haut-relief de Pierre Puget pour le Château de Versailles, 1671-1689 ; Musée du Louvre ; pas sûr que Louis XIV ait retenu cette leçon, consacrée, de la nécessaire humilité royale.

William Shakespeare

(1564-1616)

*

Le cruel Duc Frédéric converti par un Ascète

*

As You Like It (« Comme il vous plaira »)

Londres, 1599-1600

Acte 5, Scène 4

*

Comme au Japon à l'horizon opposé de l'Eurasie, de multiples courants culturels de l'Antiquité et du Moyen Âge s'engouffrent dans l'île de Grande Bretagne où Shakespeare découvre en traduction anglaise les traditions tant grecques que bouddhiques charriées en chrétienté : ainsi

ses bribes du roman du Bodhisattva – transcrits aux XVI^e siècle du latin des clercs dans l'anglais de ces fabliaux dits les Gesta Romanorum – lui inspireront l'épisode si bouddhique des Trois Coffrets dans « Le Marchand de Venise. » Et le motif bouddhique christianisé du Prince converti par un Ascète réapparaît en dénouement heureux de « Comme il vous plaira » - « As You Like It » - joué à Londres en 1599 ou 1600 :

*

JACQUES DE BOIS :

*Duke Frederick, hearing how that every day
Men of great worth resorted to this forest,
Addressed a mighty power, which were on foot,
In his own conduct, purposely to take
His brother here and put him to the sword:
And to the skirts of this wild wood he came;
Where, meeting with an old religious man,
After some question with him, was converted
Both from his enterprise and from the world,
His crown bequeathing to his banished brother,
And all their lands restored to them again
That were with him exiled. This to be true,
I do engage my life.*

(...)

JACQUES THE MELANCHOLY TRAVELLER :

*Sir, by your patience. If I heard you rightly,
The duke hath put on a religious life
And thrown into neglect the pompous court!*

JACQUES DE BOIS

He hath.

JACQUES THE MELANCHOLY TRAVELLER :

*To him will I: out of these convertites
There is much matter to be heard and learned.*

*

LE SEIGNEUR JACQUES DE BOIS :

Le duc Frédéric, en apprenant que tous les jours des hommes de grande valeur se réfugiaient dans cette forêt, avait levé une troupe puissante, laquelle était sur pied de guerre délibérée sous sa conduite pour capturer ici son frère et le faire passer au fil de l'épée ; mais à peine atteignait-il l'orée de ce bois sauvage qu'il y rencontra un Vieillard religieux, lui posa des questions, se convertit : à en renoncer à la fois à son expédition, et au monde ; à en résigner la couronne à son frère banni ; à restituer tous leurs fiefs à tous ceux qui avec lui furent exilés. Et que ceci soit vrai, j'y mets ma vie en gage.

(...)

JACQUES LE VOYAGEUR MÉLANCOLIQUE

Messire, j'en appelle à votre patience. Si je vous ai bien entendu, le duc s'est revêtu d'une vie religieuse en repoussant avec mépris la cour et toute sa pompe !

LE SEIGNEUR JACQUES DE BOIS :

Ainsi fit-il.

JACQUES LE VOYAGEUR MÉLANCOLIQUE

Je vais le retrouver : auprès de ces convertis, il y a bien de la matière à entendre et apprendre.

*

Aussi des fils tenaces, issus de traditions partagées, relient-ils, jaillis fort clairs sous un regard soutenu, ces trois génies de leurs civilisations littéraires respectives : Nezâmî, Dante, Shakespeare – à souligner peut-être toujours plus l’absurdité de découper encore, à notre époque, leur tissu narratif commun en matières culturelles supposées tant distinctes : l’islamo-persane ; l’italo-chrétienne ; l’anglo-chrétienne ; les humanités pourtant embrassent l’humanité ; mais *As You Like It*, COMME IL VOUS PLAIRA.

(FIN)